



386.

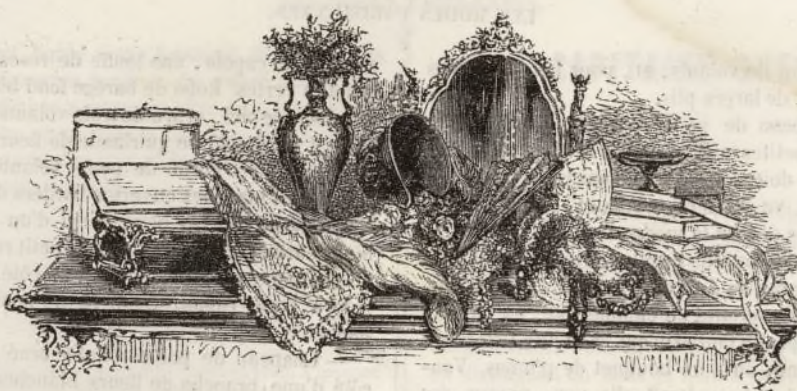
## LES MODES PARISIENNES

*Capote de M.<sup>me</sup> Julieu boul.<sup>t</sup> des Italiens 24. — Châle de dentelle de laine des magasins des  
fabriques Françaises et Belges rue Vivienne au coin du boul.<sup>t</sup> — Lingerie de M.<sup>me</sup> Colas, rue  
Vivienne 4. — Corsets de M.<sup>me</sup> Dumoulin, rue basse du Rempart N.<sup>o</sup> 44.*

*Paris chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse.*

Ayuntamiento de Madrid





## LES MODES PARISIENNES.

### Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —  
LE CAPITAINE GUEUX (2<sup>e</sup> partie), par LÉON GOZLAN.  
— CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.

### MODES ET FASHIONS.



PARIS est décidément hors Paris : tout le monde élégant s'en va ; c'est un *saue qui peut* très-attristant pour un chroniqueur de modes. Heureusement que

toutes les modes se font dans la capitale des chiffons, sans quoi nous serions obligée d'émigrer à leur suite ; mais telle femme partie trop précipitamment pour Aix, Bade ou Hombourg, sans emporter un trousseau complet de toilettes du matin, de la matinée et du soir, est obligée d'écrire à sa couturière de lui envoyer des unes et des autres.

C'est ainsi que nous avons vu, l'autre jour, chez madame Célestine Quillet, quelques robes nouvelles qu'elle allait envoyer à Bade : — d'abord une robe de piqué blanc en redingote ; corsage fermé par des boutons de nacre ; les manches, le col et la basque du corsage bordés en broderie anglaise ;

— Ensuite une robe de barége à petits carreaux écossais vert sur fond blanc ; la jupe garnie de trois volants à disposition, c'est-à-dire rayée au bord d'une rayure satinée vert-clair ;

— Une robe de bal en tulle rose à deux jupes : la première garnie de sept petits volants de tulle rose bordés d'une petite blonde blanche ; la seconde coupée au bord en larges dents-rivières bordées de cinq rangs de petits volants de tulle rose bordés de blonde blanche ; le corsage à berthe châle en blonde encadrant la pièce du devant de corsage qui était couverte de petits volants de tulle rose bordé de blonde blanche. A cette robe était jointe une jolie guirlande de petites roses montées en branches mêlées de grosses pensées violettes à cœur jaune et de folies vertes.

Pour le matin, c'est toujours la jupe ou le peignoir garni ou non garni de volants, avec le petit pardessus garni de deux volants, le premier plus haut que le second.

Nous voyons aussi quelques peignoirs en percale blanche à corsage ouvert devant brodé tout autour en broderie anglaise ; les devants de jupe et les bords des manches ouvertes brodés de même. On met sous ces peignoirs une chemisette décolletée à plastron toute garnie d'entre-deux et de volants en broderie anglaise, et un jupon brodé au bas d'une semblable broderie.

Madame Quillet fait des canezous en jaconas uni avec col ou entre-deux rabattu et volant de broderie anglaise. Ces canezous sont ouverts devant avec jabot sur entre-deux en broderie anglaise, et basque au bas de même broderie. Cela fait une charmante toilette d'été avec un jupon de



barège garni de volants, et, pour les très-jeunes personnes, de larges plis.

Le chapeau de paille d'Italie, qui résiste à toutes les petites misères de la vie de voyage, est, comme on doit le penser, indispensable par cette saison de va-et-vient continu, indispensable encore plus de *par la mode*.

Aussi madame Plé-Horain varie les ornements de ses chapeaux de paille à l'infini : c'est une touffe de pâquerettes de chaque côté, — ou bien de longs épis de fantaisie qui ont toute l'élégance d'une plume, ou d'un bouquet de p'tumes. Voulez-vous du champêtre? elle vous posera des touffes moissonneuses d'une originalité pleine de charme; — de l'élégant? elle a des plumes mouchetées de paille d'un très-nouvel aspect, — et des bouquets de plumes enroulées que rien ne saurait remplacer.

Les capotes de madame Plé-Horain ne présentent pas moins d'élégance et de variété; c'est un thème charmant sur lequel sa jeune imagination aime à broder les mille caprices qu'invente la mode.

Aux capotes transparentes, toutes de crêpe lisse et de blonde, elle fera succéder des capotes en nattes de ruban, des chapeaux de paille de riz ornés de plumes ou de branches de fleurs, des chapeaux de paille de fantaisie ornés de simples rubans ou de velours rouge et dentelle de paille. Ce dernier genre est distingué; madame Plé-Horain l'affectionne, et se plaît aussi à lui donner chaque jour un nouvel aspect de coquetterie.

Les chapeaux de paille ronds et à bords légèrement relevés des côtés que portent les petits garçons ne se garnissent plus d'une plume, mais d'un large nœud de ruban-écharpe dont les bouts retombent derrière, comme autrefois tombait la plume.

Le costume de femme pour monter à cheval s'est enrichi d'un petit manteau-crispin en drap léger. Ce manteau est court, aussi le nomme-t-on *manteau-page*. Il est utile, parce qu'on fait beaucoup d'amazones en valencias, et que souvent cette étoffe est trop légère; c'est alors qu'on ajoute à son costume le manteau-page.

Madame Dumoulin (1) a fait pour ces amazones des corsets qui dégagent beaucoup les hanches, et laissent ainsi une grande liberté dans les mouvements. Nous ne saurions trop recommander les corsets bien faits, surtout pour les jeunes personnes dont la taille n'est pas encore formée. Madame Dumoulin comprend le corset, non-seulement pour qu'il fasse valoir la taille, mais encore sous le point hygiénique.

*Ensembles de toilette* : Capote de crêpe lisse blanc ornée au bord de petits volants de ruban blanc et de volants en petite blonde; sur les deux

côtés de la capote, une touffe de roses trémières et folies vertes. Robe de barège fond blanc à dessins bleu de ciel, ornée de trois volants ayant sur le bord un dessin de guirlande de fleurs roses; le corsage ouvert bordé de petits volants posés en revers; les manches ouvertes bordées de volants. Mantelet de taffetas blanc garni d'un haut effilé blanc surmonté de cinq rangs de petit ruban blanc posés froncés et arrêtés de chaque côté. Ombrelle rose à bord-ruban. Souliers de peau-anglaise hannonet.

— Chapeau de paille d'Italie orné de chaque côté d'une branche de fleurs blanches. Robe de piqué blanc à corsage fermé du bas et du haut par des boutons de nacre; le col, les manches et la basque du corsage garnis de broderie anglaise; pointe de dentelle de laine noire.

Capote de crêpe lisse rose à fond à porte derrière, bouillonné jusqu'au bord, chaque bouillon séparé par une petite blonde. Robe de barège écossais vert garnie de trois volants ayant au bord une rayure satinée verte, manches ouvertes avec sous-manches ouvertes bordées de dentelle, châle-mantelet en dentelle de laine noire.

Chapeau de paille d'Italie orné de chaque côté d'une touffe de pensées mêlées de folies vertes, canezou de jaconas blanc à basque, col et manches bordés en broderie anglaise, jupon de mousseline de coton fond blanc à dessins bleu de ciel garni de cinq volants festonnés à petites dents mates en coton blanc. — Par-dessus noir très-court garni de deux rangs de dentelle de laine.

Chapeau de crin végétal brodé en paille, orné au bord et dessus de velours rouge et dentelle de paille. Robe en brillante à dessins perses garnie de trois volants ourlés, le corsage froncé, ouvert devant, les manches ouvertes bordées de deux ou trois petits volants, sous-manches ouvertes en mousseline unie brodées au bord et bordées d'une petite dentelle, fichu à pla-tron avec broderie et dentelle en brandebourgs. Châle-mantelet en mousseline brodée au crochet, bordé d'un haut volant festonné. Ombrelle blanche, bottines de satin de laine gris-clair.

Chapeau de paille cousue paille et violet, doublé de taffetas paille avec fontange de ruban posée au bord en dedans; ruban paille bordé d'une petite rayure lilas et orné dessus de chaque côté par une touffe de pensées nuance du lilas ou violettes mêlées d'avoine de paille. Dessous de passe en pensées et avoine de paille. Peignoir ouvert, bordé d'une broderie anglaise, sur un jupon bordé au bas d'une haute broderie anglaise, pointe de dentelle de laine noire. Ombrelle blanche, bottines vertes.

Chapeau de paille d'Italie orné de chaque côté par deux petites plumes paille. — Robe de taffetas chiné lilas sur blanc en redingote, garnie devant par deux doubles petits volants découpés; le cor-

(1) Rue Basse-du-Rempart, 44.



sage ouvert bordé d'une fontange découpée, les manches ouvertes bordées de même d'une fontange découpée; mantelet lilas tout couvert de broderie au passé lilas et de lacet blanc, bordé d'une haute frange lilas et blanc; bottines assorties, ombrelle blanche.

LOMÉNIE DE V.

#### Détails du Dessin.

#### COSTUME D'AMAZONE.

Fentre gris orné d'une plume. Jupon et veste à basques en valenciennes. Fichu garni de broderies anglaises.

Capote de crêpe et blonde, l'apprêt de crêpe est froncé sur coulisse et tourné en spirale, la blonde suit de la même manière. — Robe de taffetas garnie de trois volants ayant au bas et en tête une petite ruche froncée en ruban assorti. Fichu de mousseline brodée, sous manches ouvertes garnies de deux rangs de dentelle.

#### PATRONS.

Notre feuille de patron contient aujourd'hui un très-bon modèle de pardessus demi-ajusté avec pince devant, ce qui lui donne beaucoup de grâce. Ce modèle pourra servir pour pardessus de taffetas noir garni de deux rangs de haute dentelle, pour pardessus de mousseline garni de dentelle ou de volants en pareille mousseline et autres. De plus, trois bandes de broderies anglaises et quatre modèles de feston mat.

#### MUSIQUE.

Parmi les nouvelles publications musicales, nous signalons à l'attention de nos lectrices :

La romance *Un ange*, paroles de M. Montini, musique de M. O'Kelly; cette charmante mélodie intéressera toutes les demoiselles, car cet ange, c'est une mère veillant sur son enfant.

En musique de danse, nous recommandons :

La *Lune de miel*, redowa; — *Pirouette*, polka; — le *Prince Colibri*, polka ornée du portrait du prince et de la princesse Colibri; — la *Schottisch de Londres*, et la *Schottisch de Paris*, composées par J. PASDELOUP, un de nos jeunes auteurs à la mode;

Puis *Felina*, redowa, et *Aminta*, polka-mazurka, par ADRIEN TALEXY, l'auteur de la célèbre redowa *Porporina*;

Enfin le quadrille des *Quatre fils Aymon* et le quadrille de *Notre-Dame de Paris*, qui sont tellement brillants et dansants qu'ils ont été bien vite adoptés, et qu'on les trouve maintenant sur tous les pianos.

Paris, J. Meissonnier fils, 22, rue Dauphine.

## LE CAPITAINE GUEUX.

(SUITE.)

Il n'était pas écrit que cette belle prospérité suivrait un cours régulier jusqu'à la fin. Nous n'étions pas la seule nation qui armât des corsaires. Les Anglais en lançaient beaucoup sur nos côtes. Parmi les corsaires anglais qui donnaient le plus de mauvaises nuits à nos négociants bretons, on en distinguait un dont le nom a mérité de rester lié dans les souvenirs contemporains à celui du capitaine Grenouille. Malheureusement ce nom n'est qu'un sobriquet comme celui de notre capitaine, dont le nom réel nous a été du moins révélé. Le sobriquet du corsaire anglais correspondait parfaitement au nom de la goëlette qu'il commandait.

C'était la goëlette *la Faim* (*Funger*), capitaine Gueux.

Si les corsaires français n'étaient pas brillants sous le double rapport des mœurs et de la discipline, ils ne méritaient pas moins d'échapper à toute comparaison avec les corsaires anglais, dont les équipages offraient l'assemblage bizarre, discordant, d'hommes peu faits pour se rencontrer, quoique dignes les uns des autres. Il est établi que tout Anglais est marin, paradoxe auquel la Grande-Bretagne et l'Amérique doivent l'avantage d'être les deux nations qui comptent annuellement le plus de vaisseaux naufragés. Aussi, l'équipage d'un corsaire anglais se composait de contrebandiers, de voleurs, de joueurs ruinés, de banqueroutiers, mêlés de quelques véritables marins. Le capitaine Gueux lui-même avait été avocat; mais il est juste de dire qu'il avait quitté de bonne heure cette profession pour qu'elle ne nuisît pas plus tard à sa condition de corsaire. Au contraire, le capitaine Gueux apportait souvent, grâce à ses études de droit, une très-remarquable sagacité dans certaines difficultés du métier, ainsi qu'on va le voir bientôt.

On imagine sans peine avec quelle soif de capture ces hommes, rejetés par tous les rangs de la société anglaise, fouillaient les replis de la mer, afin d'y découvrir de l'or ou de quoi en faire. Ils fondaient sur tout ce qu'ils voyaient flotter à sa surface, semblables aux requins qui mangent, qui avalent tout, le bois, les pierres, le fer. Au bâtiment marchand, ils enlevaient l'argent monnayé d'abord, puis les vins, les liqueurs, les choses de prix; au pêcheur, son poisson frais; aux bâtiments des côtes, le beurre, les œufs, les légumes, les fruits. Ils gâtaient malheureusement les vices qu'ils avaient en commun avec les corsaires des autres nations, par leur goût pour l'assassinat. L'équipage du capitaine Gueux surtout ne s'em-



paraît jamais d'un vaisseau français sans y commettre quelque meurtre.

Quoi qu'il en soit, le capitaine Gueux balançait seul sur la Manche la réputation du capitaine Grenouille, et ces deux hommes pourtant ne s'étaient pas encore vus. Ils n'avaient, il est vrai, aucune raison de se chercher; car, malgré le proverbe *corsaires contre corsaires*, en se rencontrant l'antipathie des deux nations devait se manifester chez eux par un combat terrible. Le capitaine Grenouille n'était pas d'un caractère à l'éviter, et l'équipage de la *Faim*, quoi qu'en eût décidé l'ex-avocat, leur capitaine, l'aurait accepté sans hésiter.

Puisque les deux personnages sont descendus du fond de la scène jusqu'au bord du théâtre, il est temps de donner quelques traits de leur physiognomie. Grenouille était un gros petit homme blond, aux bras courts, aux épaules rondes. Il n'avait rien de commun avec les pirates si sveltes et si poétiques, trop poétiques, des romans modernes. A peine s'il pouvait voir ses pieds perdus sous la rotondité de son ventre, quoiqu'il n'eût pas trente ans. Son petit nez, sa petite bouche, ses petits yeux bleus, se perdaient dans la largeur de son visage.

Malgré le poids de cet embonpoint précoce, le corps n'entraînait point chez lui les facultés de l'esprit. Son intelligence et sa volonté le laissaient le maître de ses compagnons autrement souples et déliés que lui. Quand il commandait, il fallait obéir; et si, parmi ses matelots il s'en trouvait un qui élevât la voix ou le bras, il l'appelait dans sa chambre, lui versait un verre de rhum de sa plus vieille bouteille, et il lui disait ensuite avec beaucoup d'aménité: « Je t'en prie, conduis-toi mieux avec un camarade plein de bonnes intentions pour toi. Tu le vois, je suis sans colère, je n'ai pas de rancune, je t'excuse; mais, mon cher ami, si tu recommences, je serai forcé, et tu ne m'y obligeras pas, n'est-ce pas, mon vieux? je serai forcé de te brûler la cervelle avec ce pistolet. C'est entendu; encore un petit verre, et va reprendre l'ouvrage. »

Le capitaine Grenouille connaissait d'autant mieux l'effet de ces sortes d'exhortations, qu'il avait déjà prouvé deux fois à son équipage qu'il joignait sans gauchir, quand on l'y contraignait, l'exemple à l'explication.

Sorti d'une classe moins obscure, le capitaine Gueux avait conservé de ses bonnes études, et c'était tout, la maigreur scolastique des colléges, le déhanché osseux d'un sous-professeur d'Oxford, et particulièrement l'habit noir et la cravate noire de satin tordue en corde autour du cou. Il n'était guère plus grand ni plus âgé que le capitaine Grenouille. Au milieu d'une affaire, sa bravoure froide cessait de ressembler au courage, tant elle paraissait exclure toute participation de sa vo-

lonté. Buvant sans cesse du gin quand il commandait le feu, de plus en plus pâle à mesure que la boisson ardente descendait et fermentait dans sa poitrine, il n'était plus, vers la fin du combat, qu'une colère figée, qu'une extase terrible, aux mains crispées, aux grands yeux noirs ouverts. Mais ce fantôme débraillé avait tout fait. Son regard, sa main, son silence, son sang-froid, son ivresse observatrice, avaient conçu, allumé, remporté la victoire. Après le combat il s'affaissait aussitôt, et ce n'était plus alors qu'un chiffon trempé dans l'eau-de-vie. On le jetait dans un hamac, où il restait trois jours pour se dégriser.

La première fois que le capitaine Gueux et le capitaine Grenouille se rencontrèrent dans les mêmes eaux, ce fut à la hauteur du cap de La Hogue, et par une circonstance fort singulière. Toutes voiles dehors, le corsaire anglais donnait depuis le matin la chasse à un brick français, qui s'efforçait de gagner avec une vitesse désespérée le port de Cherbourg. Déjà des coups de canon tirés en ligne annonçaient la crise à laquelle le malheureux brick essayait de se soustraire. Tout à coup le cercle liquide où les deux navires s'agitaient s'ouvrit à un autre point opposé de l'horizon, à un peu moins de trois lieues de distance, pour laisser passer deux autres bâtiments dont les manœuvres inquiétèrent beaucoup le capitaine Gueux. De ce double point noir rapproché sans cesse partait aussi le bruit sourd du canon. A ne pas en douter, une des deux voiles courait sur l'autre dans des intentions hostiles, et dans ces parages deux voiles en hostilité signifiaient hautement la collision d'un navire anglais et d'un navire français. Le capitaine Gueux ne continua pas moins sa chasse contre le brick français dans la direction du groupe aperçu, lequel grossissait et se canonait toujours. Au bout d'une heure, quatre navires furent en présence; le corsaire français la *Grenouille*, en train de déchiquer un trois-mâts anglais chargé jusqu'aux sabords, et le corsaire la *Faim*, traquant son brick à demi rendu. Qu'allait-il résulter maintenant de la rencontre des deux corsaires, surpris l'un et l'autre au moment de capturer, celui-ci un navire français, celui-là un trois-mâts anglais? Dans quelle occasion, bien faite pour irriter leur antipathie, se voyaient face à face ces deux rois de la mer, ces deux représentants de la haine de deux nations qui s'abhorrent, et qui seront toujours ennemies, quoi qu'on face? Par quel côté allaient-ils se dévorer?

Comme à un signal exactement obéi, le feu des deux corsaires cessa. Le capitaine Gueux et le capitaine Grenouille employèrent cette minute de trêve à une méditation d'une parfaite similitude. Ce que l'un se dit, l'autre se le dit, et voici ce que chacun des deux pensa: — Si j'abandonne ma prise pour me battre avec le corsaire



ennemi, la prise profitera de l'occasion et s'en ira. Le bâtiment dont j'ai à soutenir le pavillon s'en ira également, je le sais; mais quoi! j'aurai risqué de perdre mon navire pour en sauver un, au cas toutefois où je serai vainqueur, qui ne couvrira pas mes frais d'avarie?

Raisonnement très-juste et à la taille des corsaires, qui préféreront toujours prendre un bâtiment ennemi que d'en sauver un de leur nation. Le mieux, réfléchirent-ils, est de considérer le coup comme nul, et de n'avoir pas l'air de s'être vus.

Afin de s'assurer que le capitaine Grenouille partageait son avis, le capitaine Gueux fit avec beaucoup de circonspection l'essai d'une manœuvre significative. Il abandonna le travers du brick français, sa prise un instant auparavant assurée, et il tira au large; au moment même, voyant cela, le capitaine Grenouille exécuta une manœuvre semblable, en sorte que les deux corsaires s'éloignèrent d'un commun mouvement de leur double capture, pour faire voile dans une direction contraire. De part et d'autre, il y avait jusque-là intelligence et bonne foi parfaites; mais, à un quart de lieue d'éloignement, l'Anglais décrivit une courbe dont la pointe, en se prolongeant, devait finir par passer dans le plan du corsaire français. Celui-ci mit aussitôt en panne, découvrit ses batteries et attendit. Il se repent, se dit-il. A tout pécheur miséricorde. Canonniers, à vos pièces!

Quand les deux corsaires furent à portée de pistolet, la *Faim* mit à la mer une embarcation où le capitaine Gueux descendit avec un seul matelot. — Ce n'est qu'une simple explication, pensa le capitaine Grenouille; on ne sera pas en reste avec lui: — La yole à la mer! cria-t-il.

La yole et l'embarcation furent bientôt bord à bord, et les deux capitaines parlementèrent.

Il serait trop naïf d'expliquer comment ils se comprirant, l'un Anglais de nation, l'autre Français; la guerre, on le sait, avait familiarisé entre les habitants des côtes de la Manche, de l'un et de l'autre côté du détroit, une langue mixte plus que suffisante aux relations.

« Je ne vous crains pas, dit d'abord l'Anglais au Français.

— Moi non plus, répondit le Français.

— Si nous nous battons ce sera long, capitaine Grenouille.

— Très-long, capitaine Gueux.

— L'un de nous prendra l'autre, et les deux bâtiments marchands ne seront plus là. Si je suis vainqueur, que ferai-je de votre canaille d'équipage? Cela ne vaut pas trois livres sterling!

— Et moi, que ferai-je, capitaine Gueux, de vos brigands de matelots, dont je ne donnerais pas deux sardines?

— Nous ne nous serons pas rencontrés, voulez-vous?

— Soit!

— Voulez-vous mieux?

— Parlez, capitaine Gueux.

— J'ai quelque intérêt à sauver de la griffe des vôtres, capitaine Grenouille, dix bâtiments anglais attendus par les boutiquiers de la Cité. Voici l'intérêt que j'y ai: chaque propriétaire de ces navires m'a promis mille livres sterling, vingt-cinq mille francs de votre monnaie, pour chaque vaisseau qui, escorté, défendu ou sauvé par moi, arrivera à bon port.

— Je vous écoute, capitaine Gueux.

— Parmi les chances fatales, vous n'êtes pas la moins à craindre. Si mes pauvres vaisseaux tombent sous votre grappin, j'ai peu d'espoir à la gratification. N'avez-vous pas de votre côté quelques bâtiments français à me recommander? J'aurais pour eux les mêmes attentions que vous auriez pour mes protégés.

— Mais c'est une affaire, dit le capitaine Grenouille. Je ne vois pas pourquoi les négociants français ne m'assureraient pas les mêmes bénéfices sur leurs vaisseaux, sur dix de leurs vaisseaux dont je leur garantirais le retour au port?

— Une très-belle affaire! ajouta le capitaine Gueux, et très-facile surtout. Chaque fois que vous rencontrerez un des dix vaisseaux anglais dont voici les noms sur cette liste, vous le laisserez passer sain et sauf; et chaque fois que je rencontrerai un des dix bâtiments que vous allez me désigner, j'userai des mêmes égards. Donnez-moi votre liste, capitaine Grenouille.

— C'est du pain assuré pour mes vieux jours, dit le capitaine Grenouille en dictant au capitaine Gueux les noms des dix bâtiments français compris dans ce traité conclu de bonne foi par-devant le ciel et l'eau, en présence de l'horizon.

— Touchez là, capitaine Grenouille.

La main du capitaine Grenouille tomba dans celle du capitaine Gueux.

— Mais quant aux autres navires en dehors du traité?

— Tâchez de les pincer, capitaine Grenouille, c'est votre affaire.

— Je n'y manquerai pas.

— Sur tout ceci, capitaine Grenouille, le plus grand secret.

— Si je ne le gardais pas, je serais fusillé.

— Et moi pendu, ajouta le capitaine Gueux. Cela suffit à deux hommes d'honneur.

Les deux embarcations s'éloignèrent, et les deux corsaires firent voile dans des directions opposées. Telle fut la première entrevue des deux chefs qui les commandaient.

De part et d'autre, les conventions furent fidèlement observées pendant six mois: le capitaine



Gueux relâcha quatre navires français dont il aurait pu s'emparer; et, de son côté, le capitaine Grenouille ne fit aucun mal à dix navires anglais qu'en d'autres circonstances il eût traités avec infiniment moins d'égards. Il était en avance de six vaisseaux sur le capitaine Gueux, mais c'était là un effet du hasard.

Sans violer la lettre du traité tout commercial passé avec le capitaine Gueux, le capitaine Grenouille avait le droit de continuer, et il n'avait garde d'y manquer, ses courses heureuses contre les navires anglais non compris dans le cercle de la convention. Lui et son équipage regorgeaient d'or; mais, tandis que l'équipage jetait à poignée les pièces de vingt francs sur la table et souvent sous la table des cabarets, le capitaine ajoutait des biens-fonds à sa terre. Il faisait bâtir, boiser des terrains, exploiter des carrières. Un vieux château d'émigré, situé dans les environs, lui plaisait beaucoup, mais la commune en tenait le prix bien haut. C'était 400,000 francs à trouver. Je les trouverai dans la poche des Anglais, se dit-il, encore trois ou quatre bonnes courses dans le détroit, et le château m'appartiendra.

Les calculs du corsaire, on va le voir, ne se vérifièrent pas entièrement. Il partit de nouveau. Il avait déjà battu en tous sens quarante ou cinquante lieues de côtes sans rien rencontrer qui valût la peine d'être pris, d'indignes vaisseaux chargés de foin ou de planches, lorsqu'il aperçut, aux dernières lignes de l'horizon, un navire d'honnêtes dimensions et taillé dans des proportions tout à fait inoffensives. Quelle est cette diligence? pensa-t-il. Rendrons-nous une visite de simple politesse à ce roulier? Allons! honorons-le d'un abordage. Le cap sur cette maison bourgeoise! ordonna-t-il.

Plus le corsaire approchait du but où il tendait, et plus il riait du flegme de ce bonhomme de bâtiment qu'on chargerait le mousse de reconnaître. Il ne bougeait pas plus qu'une île. Les plaisanteries ne tarissaient pas. — C'est peut-être une baleine endormie, peut-être une grosse tortue; nous la mangerons à diner. — Nous serions pourtant bien attrapés si c'était un vaisseau de la compagnie des Indes, bourré de thé, — le thé, ne plaisantons pas, se vend 100 francs la livre en France, ou de cannelle, — la cannelle s'achète au poids de l'or maintenant. Pendant le cours ironique de tous ces propos, où brillait l'esprit particulier aux corsaires, *la Grenouille* glissait à pleines voiles par un bon vent large et une mer unie sur le vaisseau déjà coulé bas à coups d'épigrammes. Son attitude n'avait pas changé. Quoique ses voiles gonflassent, il semblait ne pas remuer, tant le corsaire courait rapidement sur lui. Le corsaire cargua sa brigantine; car, en vérité, c'était pitié de chercher à atteindre cette masse autrement que par le simple élan déjà communiqué à la

quille — Je ne vois sur le pont qu'un chien et un matelot en bonnet de coton, s'écria le capitaine quand il fut à un simple jet de pierre du bâtiment. — Ohé! cria Grenouille dans le fond de sa trompette marine; ohé! de vous deux, s'il vous plaît, quel est le capitaine?

— C'est moi qui suis le capitaine, cria l'homme en bonnet de coton, moi, le capitaine Gueux. — Et huit pièces de canon et cent mousquets tirèrent à la fois sur le corsaire, dont le pont fut à l'instant même couvert de sang et d'éclats de bois. Attaqué de si près à bout portant, toute résistance était impossible. Ceux des matelots qui n'étaient pas morts étaient blessés, ceux qui n'étaient pas blessés avaient perdu toute présence d'esprit. Une seconde décharge à mitraille fit raison de ces derniers. Le capitaine Grenouille n'eut pas la douleur de se rendre. Une balle de fer qui lui était entrée dans l'œil gauche l'avait étendu sans connaissance sur le pont.

Il ne rouvrit l'œil droit que dans la prison de Plymouth. Il était prisonnier des Anglais.

Son premier mot, en posant d'une manière expressive un doigt de sa main droite sous le seul œil qui lui restât, fut celui-ci prononcé en bon normand.

« Je pardonne au marin, c'est un brave! mais l'associé me le payera. Non, je ne lui pardonne point. »

(La suite au prochain numéro.)

LÉON GOZLAN.

## GAUSERIES.

\*. On prétend que le ténor se fait rare, que le ténor est introuvable : *Rara avis in terris*... Profonde erreur!

Moi qui vous parle, j'en ai découvert un ces jours-ci, un ténor admirable, un ténor charmant, un ténor comme on n'en trouve guère, la perle des ténors. Il ne le cède pas à Poultier pour la grâce, à Roger pour le charme, à Duprez pour la vigueur, à Lucchesi pour la noblesse, à Audran pour l'agilité. Il ferait mourir de dépit les Rubini et les Mario. Il réveillera dans leurs tombes les Elleviou, les Nourrit et les autres chanteurs engagés désormais à l'Opéra du bon Dieu.

Et où avez-vous trouvé cet incomparable rossignol?

Ici, à Paris, tout près, non loin du Conservatoire, dont il n'a jamais été l'élève, et de l'Académie des Vosgés de musique, où il n'a jamais mis les pieds. Il habite le bout de la rue Lepelletier, dans les parages de la rue de Provence, au troisième étage de l'avant-dernière maison de gauche.

Ne craignez pas d'être indiscret; il est visible à toute heure; mais il ne chante qu'à minuit... quand les théâtres sont fermés, que les autres ont produit leur effet, qu'ils ne craignent pas la concurrence.

J'oubliais de le dire: une des plus précieuses qualités de mon admirable artiste, c'est la modestie. Il sait que les temps sont durs; il ne se fait pas payer au poids de l'or. Il n'exige que la table, et, s'il garde le logement, c'est malgré lui. Jamais il n'a fait manquer par sa faute une représentation... toujours gratuite.



Donc, à minuit, la rue Lepelletier s'emplit d'une ineffable harmonie. Le passant s'arrête; le célibataire, dans son lit, se recueille entre deux draps; l'époux se plaint d'être réveillé à l'épouse, qui ne s'en plaint guère; et les amoureux écoutent à deux genoux cette voix ailée, qui semble un écho de leur âme.

Mon ténor est un rossignol.

Je ne saurais jamais décrire la sensation délicieuse que m'a fait éprouver, au milieu du bruit de la grande ville, la rencontre de l'oiseau chanteur par excellence. Les Parisiens ne connaissent le rossignol que par oui-dire; ils l'apprécient sur réputation et n'en parlent, comme les Indiens de l'oiseau Roc, que sur légende.

Comment le connaîtraient-ils ?

Vous donc qui aimez la nature et ses délices secrètes, vous qui, paysans transplantés, mourrez du mal de la terre et du ciel;

Vous qui avez aimé, vous qui vous nourrissez d'espoir;

Vous qui entendez chanter dans votre âme les mille voix de l'amour heureux;

Vous, enfin, qui aimez la musique vraie, celle qui ne s'apprend pas, mais qui s'improvise;

Allez, à minuit, rue Lepelletier. Pressez-vous, demain peut-être il ne serait plus temps...

Mon rossignol serait père.

\*. Un homme prisait dans un cornet de papier. Cela lui donna l'envie d'acheter une tabatière. Il eût mieux fait d'acheter une paire de bottes.

L'aventure est arrivée samedi à l'Hôtel des commissaires-priseurs. Les ventes à l'enchère avaient cessé. L'homme au cornet de papier éternuait dans un coin, se disant à lui-même: « Dieu vous bénisse ! » Un marchand l'accosta.

« Monsieur, lui dit-il, voulez-vous m'acheter cette lunette d'approche ? »

L'autre prisait dans son cornet sans souffler.

« Si monsieur désirait voir une tabatière en écaille d'hultres ? »

— Combien votre douzaine d'hultres ? » demanda le priseur.

Le marchand lui expliqua qu'il ne vendait pas d'hultres, mais des tabatières. Le nez du priseur se mit à sourire.

« Combien votre tabatière ? »

— Vingt francs, monsieur; c'est un marché d'or, elle est en écaille.

— Ecaille véritable ?...

— Ecaille d'hultres, monsieur, voyez, c'est superbe.

— Mais est-elle bonne ?

— Excellente. Je vous la garantis vingt ans.

— Quelle garantie ?

— Mon billet.

— Cela va; voici vingt francs, donnez-moi votre billet. »

Le marchand lui donna son adresse. Le priseur courut à la Grosse-Pipe. Sa tabatière tenait l'once. Il paya cinq sous et prisait comme dix.

Ce jour-là, on le rencontra dans tous les quartiers de Paris, offrant une prise de tabac à tout venant, fier de son marché, vantant la beauté diaphane de l'écaille, faisant admirer le jeu de la charnière, heureux de sa tabatière et de son tabac. Le pauvre homme !

Le lendemain matin, il se réveille à huit heures pour priser. Il ouvre la fatale boîte; la charnière, fatiguée de ses efforts de la veille, se disloque. Le couvercle tombe, la boîte reste et le tabac s'évanouit.

L'homme se lève. En moins de cinq minutes, il est botté, cravaté et sorti. Le voilà dans l'échoppe du marchand, dont par bonheur il n'a pas perdu l'adresse.

« Monsieur, vous êtes un galant homme ? »

— Très-galant, monsieur.

— Vous m'avez vendu hier une tabatière en écaille d'hultres ?

— D'hultre ou de tortue, n'importe; en écaille.

— Vous l'avez garantie vingt ans ?

— Oui, monsieur. En voulez-vous un billet écrit ?

— C'est inutile, monsieur; la charnière s'est rompue et la boîte est cassée.

— Cela n'est pas possible ! »

Le pauvre priseur la tira par morceaux du fond de sa poche. Le marchand poussa un cri de colère.

« Comment, monsieur, vous avez mis cette tabatière dans votre poche ! »

— Sans doute. »

Le vendeur cria comme un sourd; l'acheteur était muet de surprise.

« Il a mis cette tabatière dans sa poche ! reprit le marchand avec tous les signes du désespoir ! une si belle tabatière ! un chef-d'œuvre de tabletterie ! »

— Et où diable fallait-il la mettre ? demanda le priseur.

— Sur votre cheminée, monsieur, sous verre. Je crois bien qu'elle est cassée !

— Pourtant je ne me suis point assis dessus, et je ne me rappelle pas qu'elle soit tombée...

— En ce cas, vous m'étonnez ! Il y a quelque chose là-dessous... vous y avez peut-être mis du tabac ?

— Qu'y aurais-je donc mis, s'il vous plaît ?

— Il a mis du tabac dans cette tabatière, s'écria le marchand ! Fiez-vous donc à la mine ! moi qui le prenais pour un amateur ! On ne m'y reprendra plus.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

\*. Pendant que Frédéric Lemaitre se charge de remplir la caisse du théâtre de la Galté, on se prépare pour la saison d'hiver. On parle d'un drame en cinq actes de M. Charles Lafont, qui précéderait *Robinson Crusô*, la grande pièce en quinze tableaux de M. Clairville. On fonde l'espérance d'un succès populaire sur cet ouvrage. M. Clairville a, dit-on, franchement abordé le sujet, sans se préoccuper de l'extrême difficulté qu'il y avait à mettre, pendant plusieurs tableaux, un seul homme sur la scène; s'inspirant de l'admirable livre de Daniel de Foë, il a fait un véritable Robinson, qui ne se montre pas, comme celui de Guibert de Pixérécourt, en compagnie de trois ou quatre personnes, mais qui aborde seul la scène, aux prises avec tous les besoins, les nécessités de tout genre; c'est, en un mot, le philosophe religieux, industriel, tel enfin qu'il est sorti du cerveau de son immortel créateur. Les répétitions de ce grand ouvrage ont été suspendues pour livrer la scène à Frédéric Lemaitre. La pièce de M. Clairville, encadrée dans de belles décorations et une riche mise en scène, est destinée à faire l'ouverture de la saison d'automne.

\*. Mademoiselle Rachel est à Londres. Elle a débuté lundi au Théâtre-Français de Saint-James. Elle traîne après elle trente-deux comédiens, qui sont défrayés par M. Mitchell, et elle reçoit pour elle CENT VINGT MILLE FRANCS pour un mois ! Mademoiselle Rachel tire parti de sa vogue et de sa célébrité en femme d'esprit qu'elle est et qui trouve moyen de se faire payer dix fois plus cher que ne l'ont jamais été madame Siddons et les plus beaux talents de tous les temps; nous ne parlons pas de Talma, qui n'était qu'un écolier en affaires d'intérêt. On assure que mademoiselle Rachel rapportera 600,000 francs de son voyage de quatre mois; cela ne nous étonnera pas, si elle trouve dans les grandes capitales de l'Europe des directeurs aussi... généreux que M. Mitchell.

Le professeur Idjiez a commencé des séances de magnétisme de jour, à la salle Bonne-Nouvelle, qui obtiennent un grand succès.

En attendant l'ouverture prochaine du Spectacle-Concert.



**Explication du dernier Rébus.**

Quine, sept pas, K'as Parthe, laies, enfants noués, tortues, E, bosse, U, E, tête en E, 400, condamnés, Amour, ir.

(Qui ne sait pas qu'à Sparte, les enfants noués, tortus et bossus, étaient en naissant condamnés à mourir.)

**175** FR.**AUBERT et C<sup>e</sup>**, place de la Bourse, 29.**175** FR.**UNE****SEMAINE DE PLAISIR****A PARIS.**

Tout le monde sait qu'une semaine passée à Paris ne coûte pas moins de trois ou quatre cents francs pour le Voyageur qui veut être logé dans un bon Hôtel, être bien nourri, visiter les principaux Théâtres, Concerts et Bals, et parcourir la ville en Voiture pour voir les Palais, Monuments, etc., etc., en un mot tout ce que Paris renferme de curieux.

**Chacun peut donc apprécier les avantages que nous présentons en offrant pour 175 fr. par personne et pour une semaine entière :**

**Les repas et le logement au célèbre Hôtel des Princes, rue Richelieu, 97, près les boulevards ; — toutes les soirées passées aux premières places des principaux Théâtres, Concerts ou aux Jardins publics ; — toutes les journées remplies par la visite des Monuments publics, Palais, Jardins, Bibliothèques, Musées, etc., etc., et plusieurs grands Établissements particuliers. — Visite au Musée et au Parc de Versailles, aller et retour, en premières places des chemins de fer. — Toutes les courses et promenades dans Paris faites en Calèches et Coupés spécialement affectés au service de la Compagnie.**

***La première semaine commencera le 1<sup>er</sup> août prochain.***

Les personnes des départements ou de l'étranger qui veulent jouir des avantages détaillés ci-dessus doivent adresser à MM. AUBERT et C<sup>e</sup>, place de la Bourse, 29, un bon de poste ou un mandat à vue d'au moins 25 fr., sur une maison de Paris, et avertir deux jours à l'avance de l'époque de leur arrivée. Aussitôt à Paris, elles pourront se rendre directement à l'hôtel des Princes, rue Richelieu, 97, où leur logement aura été retenu. Le complément de 175 fr. devra se verser le jour de l'arrivée. — *Des interprètes attachés à l'Hôtel seront, sans rétribution, à la disposition des Étrangers.*

**Les Voyageurs pourront se rendre à Paris tel jour qu'il leur plaira choisir, à partir du 1<sup>er</sup> août prochain, la semaine ne commençant que du jour de l'arrivée.**